

3. Les *maladies éruptives* (*exanthemata*) dans lesquelles, après une courte fièvre, il se fait par tout le corps une éruption de boutons ou de taches qui durent quelques jours.

4. Les *hémorrhagies*, dans lesquelles, sans aucune cause extérieure, la fièvre est précédée, accompagnée ou suivie d'une perte de sang.

5. Les *maladies muqueuses* (*profluvia*), dans lesquelles la fièvre est accompagnée de quelque augmentation dans les excréations muqueuses.

#### 1.<sup>er</sup> ORDRE.

##### *Des Fièvres proprement dites.*

Les fièvres proprement dites, se divisent en deux genres, les *fièvres intermittentes*, dans lesquelles les intervalles des redoublemens sont exempts de fièvre, et les *fièvres continues*, dans lesquelles la fièvre n'est alternativement que plus ou moins forte, sans intermission.

#### 1.<sup>er</sup> GENRE.

##### *Des Fièvres intermittentes.*

Ces fièvres portent aussi le nom de *fièvres d'accès*, et ont ceci de particulier, c'est que la maladie ne dure que quelques heures de suite, au bout desquelles elle paroît guérie;

mais c'est une illusion, elle ne tarde pas à recommencer et revient ainsi par accès, dont le retour plus ou moins fréquent fait donner à la fièvre le nom de *quotidienne*, si l'accès revient tous les jours à la même heure et avec le même degré de force; de *fièvre tierce*, s'il revient tous les deux jours; et de *fièvre quarte*, s'il ne revient que tous les trois jours. Il y a aussi des *fièvres double-tierces* qui reviennent tous les jours, mais à des heures différentes, et avec une intensité alternativement plus ou moins grande, tellement que les accès ne se correspondent que tous les deux jours. Il y a de même des *fièvres double-quartes* dans lesquelles le malade n'a qu'un jour de bon sur trois; des *fièvres quintes*, dans lesquelles l'accès revient tous les quatre jours, et qui paroissent n'être que des fièvres tierces incomplètes, etc. On ne peut considérer ces différences que comme des variétés de la même maladie.

On distingue dans un accès de fièvre trois périodes différentes, le commencement, le milieu, et la fin de l'accès. Les symptômes qui caractérisent la première période sont l'accablement, le froid, la sensibilité à l'air, le tremblement, la pâleur, la sécheresse, le pouls petit, serré et fréquent, les angoisses *præcordiales*, c'est-à-dire, qui se font sentir dans la poitrine,

l'estomac, et autour du cœur, et enfin les nausées. Dans la seconde période, le malade éprouve d'abord des vomissemens qui changent peu à peu le sentiment de froid en une sensation non moins désagréable de chaleur sèche. Ensuite il survient un grand mal de tête, et souvent du délire. Le pouls devient plein, fort, dur et fréquent. Dans la troisième, ces symptômes cessent peu à peu par une douce moiteur, qui se change graduellement en une sueur abondante; et pendant ce temps-là le pouls devient mol, plus lent, et enfin naturel. La durée totale de l'accès est de six à vingt-quatre heures.

Dans les intervalles, le malade a communément du dégoût, la langue chargée, et un reste d'accablement et de pâleur, souvent avec une teinte jaunâtre ou plombée.

Si l'on abandonne la fièvre à elle-même, elle cesse quelquefois spontanément au bout de six ou sept accès; mais elle est sujette à revenir, et souvent elle dure sans interruption pendant plusieurs semaines, ou même plusieurs mois de suite. Alors elle produit à la longue des engorgemens et des obstructions dans les viscères du bas-ventre, surtout dans le foie et dans la rate, de l'anasarque, c'est-à-dire, une enflure molle, et qui retient l'impression du doigt sur tout le

corps, particulièrement aux jambes, et enfin l'hydropisie, c'est-à-dire, un épanchement d'eau dans quelque une des cavités, spécialement dans le bas-ventre.

Mais la maladie est susceptible de se guérir très-promptement par le kina. On commence par purger le malade dans les intervalles, (N.<sup>os</sup> 6, 7, 8 et 9) jusqu'à ce qu'il ait repris de l'appétit et des forces entre les accès. On administre alors le kina à la dose d'une once en poudre, ou deux onces en décoction, dans l'intervalle d'un accès à l'autre, par prises d'un ou deux gros, données de deux en deux heures. On continue ainsi le remède en grandes doses jusqu'à ce que la fièvre soit coupée, c'est-à-dire, que l'accès manque. Alors on le fait prendre encore pendant deux jours de suite, mais de quatre en quatre heures seulement; puis on le supprime pour le recommencer à la dose d'une once en poudre, ou deux onces en décoction, dans les vingt-quatre heures qui précèdent le jour où devoit revenir le septième accès, à compter du premier accès suspendu. Mais dans l'intervalle, on fait prendre au malade une infusion de camomilles, de trèfle de marais, de gentiane, ou s'il paroît avoir encore quelques embarras, des sucs d'herbes légèrement purgatifs (N.<sup>o</sup> 10). C'est la méthode qu

m'a le mieux réussi pour empêcher les rechutes, pourvu qu'en même temps le malade se garantisse avec soin du froid, de l'humidité, même de l'air du soir, et surtout des exhalaisons marécageuses.

Je donne les suc's d'herbes avant le kina, si la fièvre est irrégulière, et que les purgatifs ne suffisent pas pour dissiper les symptômes de saburre, c'est-à-dire le dégoût, la saleté de la langue, le teint jaunâtre ou plombé, etc. Dans ce dernier cas, ou si le malade a beaucoup de maux de cœur, je lui donne un vomitif au commencement de l'accès, et j'emploie indifféremment dans ce but le tartre stibié ou l'ipécacuanha. (N.<sup>os</sup> 11 et 12) Si le malade a beaucoup d'angoisses pendant l'accès, ou que la sueur ait beaucoup de peine à s'établir, je lui donne aussitôt après le frisson, une potion calmante de six à vingt-quatre gouttes de laudanum.

Il arrive quelquefois que l'accès se manifeste par une léthargie profonde, avec une respiration stertoreuse, qui font ressembler la maladie à une attaque d'apoplexie. Ces sortes de fièvres, qui portent le nom de fièvres *carotiques*, étant extrêmement dangereuses, il faut les arrêter sur-le-champ par le kina en grandes doses, en l'associant, si cela est nécessaire, à des purgatifs.

J'en dis autant de certaines fièvres d'accès, qui se manifestent avec une respiration très-gênée et accompagnée d'un pouls très-foible et irrégulier, ou avec les symptômes de malignité, décrits ci-dessus comme communs à toutes les pyrexies. Dans les unes et les autres, le seul moyen de prévenir une mort prochaine est d'arrêter la fièvre par de très-grandes doses de kina, sans perdre le temps à y préparer le malade par des évacuans. Si le malade ne peut pas prendre ou supporter le kina par la bouche, il faut le donner en lavemens, mais en double ou triple dose.

J'ai vu aussi de petits enfans, auxquels il étoit impossible de faire prendre des remèdes, ou garder des lavemens, se guérir fort bien de la fièvre, en portant constamment sur le ventre un petit matelas garni de quatre ou cinq onces de bon kina en poudre, dans du coton piqué entre deux linges bien fins.

Quant au *choix du kina*, celui qui m'a le mieux réussi est le kina jaune en poudre très-fine, pourvu qu'il n'ait pas été éventé. Le kina rouge, quoique très-efficace, m'a paru quelquefois exciter des maux de cœur, des angoisses et des douleurs d'entrailles, qui m'ont engagé à y renoncer. Le kina jaune n'a que bien rarement ces inconvéniens.

A défaut de kina, j'ai vu plus d'une fois le tartre stibié, en doses graduellement augmentées, réussir à diminuer d'abord l'intensité des accès, puis à les faire cesser entièrement (1).

---

(1) Comme cette méthode, qui m'est absolument particulière, peut devenir d'une grande utilité, je crois devoir ajouter ici quelques détails dont la connoissance peut être nécessaire pour la bien comprendre. En donnant le tartre stibié en doses d'abord très-petites, mais graduellement augmentées, il m'a paru que plus les intervalles d'une dose à l'autre sont considérables et moins on est sûr que le malade les supporte bien. C'est pour cela que j'administre le remède de deux en deux heures. L'influence de l'habitude se perd peu à peu si elle n'est pas continuellement soutenue, en sorte que si, p. ex., après avoir supporté de cette manière un grain de tartre stibié sans nausées, on suspendoit le remède pendant un ou deux jours, on ne pourroit le recommencer ensuite à la même dose, sans produire des vomissemens. L'intervalle même de la nuit est trop long pour n'avoir pas jusqu'à un certain point le même effet. Si l'on vouloit recommencer le remède à la même dose à laquelle on s'étoit arrêté la veille, on trouveroit que le sommeil a déjà rendu à l'estomac son irritabilité, et que le malade ne supporte plus les mêmes doses que le soir précédent. C'est pourquoi il convient de rétrograder de trois ou quatre cuillerées, pour pouvoir aller en avant, en recommençant l'augmentation de deux en deux heures. Ainsi, au lieu d'ajouter le 2.<sup>e</sup> jour 8 grains de poudre relâchante à chaque dose de la solution, 16 grains le 3.<sup>eme</sup> jour, 24 le 4.<sup>eme</sup>, et

On a souvent proposé dans ce but et pour remplacer le kina de revenir à différens amers qu'on employoit autrefois avant la découverte de ce précieux remède, tels que la camomille, la gentiane, la benoite, les fleurs de *Parnica montana*, l'écorce du maronnier d'Inde, celle du chêne, etc. Mais il est rare que ces substances réussissent. J'en dis autant de la colleforte et du sel de mars, qu'on a aussi beaucoup

---

ainsi de suite, comme on le pourroit, si l'habitude acquise ne s'affoiblissoit pas, je n'en ajoute successivement que 4, 8, 12 grains, etc. De cette manière on est presque assuré que le malade viendra enfin à en supporter de très-hautes doses, sans vomissement ni diarrhée. Le remède a tout au plus le bon effet de tenir le ventre libre. Si par hasard cependant il produit des nausées, comme cela arrive quelquefois au commencement d'un redoublement de fièvre, on n'a qu'à diminuer la dose de deux ou trois cuillerées pour recommencer ensuite à l'augmenter graduellement; et s'il survient de la diarrhée, on l'arrête facilement par une ou deux gouttes de laudanum liquide ajoutées à chaque dose de la solution. J'observe néanmoins que quoique le remède n'ait point de goût, ou qu'il soit très-facile de le déguiser, quoiqu'il ne produise ni nausée, ni aucun autre effet sensible, il devient tellement insupportable à quelques malades, sans qu'ils puissent dire pourquoi, qu'on est obligé d'y renoncer. Mais alors même, la fièvre est déjà diminuée au point que les plus petites doses de kina suffisent pour l'arrêter.

vantés, mais dont je n'ai obtenu que peu ou point de succès. — Si quelque remède pouvoit tenir lieu de kina dans le traitement des fièvres intermittentes, ce seroient les *arséniates* de potasse ou de soude (1). Ce sont certainement des fébrifuges très-efficaces, et à ce qu'il m'a paru dans le petit nombre de cas où j'en ai fait usage, comparables à cet égard au kina même, et exempts de danger, s'ils sont administrés avec beaucoup de circonspection et de prudence. Mais le nom seul de ce genre de remèdes fait

---

(1) Voyez la *Bibl. Britann. Sc. et Arts. vol. XI. p. 325*. Je proposois là l'arséniate de potasse préparé à la manière de M. Guyton de Morveau, et cristallisé. Il paroît cependant, d'après quelques observations que M. le D.<sup>r</sup> Peschier a eu la complaisance de me communiquer, que ce sel est toujours avec excès d'acide, au lieu que dans les cristaux d'arséniate de soude, l'acide arsenical est dans un état de saturation complète. On en fait dissoudre un grain dans un gros d'eau distillée qu'on aromatise comme l'on veut. C'est ce qu'on appelle la solution minérale de Pearson. On en donne de deux en deux heures de trois à douze gouttes au malade dans les intervalles des accès. Cela suffit pour couper très-promptement la fièvre, et le D.<sup>r</sup> Peschier qui a été appelé à en faire un grand usage, m'assure n'en avoir jamais observé de mauvais effets, surtout en été. M. le D.<sup>r</sup> Coindet l'a aussi employé avec un grand succès dans l'hôpital militaire.

peur, leur préparation est délicate et difficile, la moindre équivoque dans les doses pourroit devenir très-dangereuse, et l'on ne peut en confier l'usage qu'à des médecins habiles et expérimentés. Je ne saurois les conseiller que dans les cas extrêmes, et lorsque toutes les autres ressources également sûres manquent absolument.

Il existoit autrefois sur le traitement des fièvres d'accès des *préjugés populaires* que bien des gens partagent encore. J'en citerai surtout deux qu'il importe de réfuter. 1. L'un c'est que le kina engendre des obstructions. Ce qui a pu donner lieu à cette opinion, c'est la timidité avec laquelle on employoit autrefois ce remède. On se bornoit à le donner en petites doses, insuffisantes pour couper la fièvre, ce qui la faisoit traîner assez long-tems pour produire des obstructions, qu'on attribuoit au remède plutôt qu'à la maladie. Je puis certifier que c'est une erreur. Car j'ai vu, au contraire, des cas de ce genre, dans lesquels, en faisant cesser la fièvre, le kina seul, donné en grandes doses, a dissipé complètement des obstructions déjà formées. — 2. Un autre préjugé non moins répandu, c'est qu'il est dangereux de couper une fièvre intermittente avant le septième accès. C'est encore une erreur d'autant

plus dangereuse qu'on voit assez fréquemment une fièvre d'accès très-bénigne en apparence dégénérer tout d'un coup en fièvre carotique ou maligne, et devenir mortelle avant le septième accès.

Il n'y a que deux cas où je conseille d'abandonner une fièvre d'accès à la nature, sans se presser de l'arrêter, savoir : 1. Lorsqu'elle paroît diminuer graduellement d'elle-même, ou par l'effet des simples évacuans, 2. lorsqu'elle paroît suspendre ou arrêter une autre maladie grave, telle que l'épilepsie, dans laquelle il n'est peut-être point de meilleur remède, s'il étoit toujours à la disposition du médecin, qu'une fièvre d'accès.

Il y a certaines maladies périodiques qu'on ne range pas ordinairement au nombre des fièvres, mais qui se guérissent cependant par un traitement semblable à celui des fièvres intermittentes, et qu'on ne peut guères rapporter à une autre classe de maladies. Telle est en particulier chez nous la *migraine*, maladie singulière qui revient par accès, avec des intervalles plus ou moins réguliers, quelquefois de plusieurs semaines, mais le plus souvent hebdomadaires. Chaque accès commence par des éblouissemens, des nausées et des vomissemens, accompagnés d'une violente douleur,

qui occupe tantôt toute la tête, et tantôt un côté seulement, que les moindres mouvemens, la position verticale, la nourriture ou la boisson aggravent beaucoup, et qui se dissipe spontanément au bout de quelques heures, sans aucune évacuation critique. Le traitement qui m'a le mieux réussi dans ces maladies, c'est de donner l'ipécacuanha au commencement de chaque accès, et une once ou deux de kina, par prise d'un ou deux gros, immédiatement après.

## 2.<sup>e</sup> GENRE.

### *Des Fièvres continues.*

Rien n'est plus embrouillé que la connoissance des fièvres continues, si l'on veut en faire autant d'espèces différentes qu'elles offrent de variétés. Rien n'est plus simple, si on les considère comme *une seule et même espèce* dont les différens symptômes tiennent à des causes accidentelles, ou à quelque différence dans le tempérament et la constitution des malades, ou enfin à quelque circonstance particulière, antérieure à la maladie (1).

---

(1) Il est si vrai que les différences qu'on observe dans les fièvres continues ne sont que des variétés, dépendantes de quelque cause étrangère, soit dans le cours

Il existe à la vérité dans les prisons, dans les camps, dans les hôpitaux, et dans tous les grands rassemblemens d'hommes entassés les uns sur les autres, une espèce de fièvre continue, très-dangereuse et très-meurtrière, qu'on appelle *typhus*. Elle a ceci de particulier c'est qu'elle est très-contagieuse, et que dès son début, elle présente des symptômes de malignité qui ne permettent pas, dit-on, de la traiter par d'autres évacuans qu'un vomitif au commencement de la maladie, mais uniquement ensuite par le vin, le kina, les vésicatoires, les bains froids, l'opium, et d'autres antispasmodiques toniques.

Mais dans ce pays, cette maladie est presque totalement inconnue. Je ne l'avois vue à Genève qu'une seule fois avant notre réunion, et encore étoit-ce dans une campagne isolée et assez éloignée, où je ne sais comment elle avoit pé-

---

de la maladie, soit antérieurement à sa manifestation, qu'on voit fréquemment la même fièvre prendre successivement tous les caractères par lesquels on les a distinguées en plusieurs espèces différentes, et offrir l'un après l'autre, ou tout à la fois, les symptômes d'une fièvre inflammatoire, bilieuse, muqueuse, putride et nerveuse, ou pour me servir des noms grecs qu'on leur a donnés, ceux d'une fièvre *angio-ténique*, *gastrique*, *adéno-méningée*, *adynamique*, *ataxique*, etc.

nétré. En 1800, elle se manifesta dans nos prisons, où elle avoit été apportée par un prévenu transféré de Chambéry. Elle se communiqua assez rapidement aux autres prisonniers, et fit même quelques progrès dans la ville. Mais enfin, elle fut promptement arrêtée par les moyens dont je parlerai bientôt (1). A cette exception près, je puis affirmer que nos fièvres malignes ne sont presque jamais telles qu'accidentellement, et foncièrement elles se réduisent toutes à une seule espèce, qui porte assez mal à propos le nom de *fièvre bilieuse*. Ces fièvres sont fréquemment épidémiques, surtout dans les campagnes, mais elles ne sont que bien rarement contagieuses, et les symptômes de malignité qu'elles présentent ne se manifestent guères dans leur début. Voici leur histoire dans leur état le plus simple, telles que je les ai observées à Genève.

Elles commencent ordinairement au mois de février par quelques symptômes de catarrhe, des douleurs dans le col et dans la poitrine, une petite toux sèche, et un violent mal de tête qui redouble communément tous les soirs. Le malade se plaint toujours en même temps d'un

---

(1) Voyez la *Bibliothèque Britannique, Sciences et arts*, Vol. XVII. p. 166 et 393.

grand dégoût. Il a souvent des maux de cœur et des vomissemens, et quelquefois des douleurs de colique, et de la diarrhée. La langue est blanche et sale. Les urines sont au commencement hautes en couleur, et souvent briquetées; mais ensuite elles deviennent presque naturelles.

Les symptômes de catarrhe cessent ordinairement au bout de quelques jours; mais la fièvre, le mal de tête, le dégoût, les maux de cœur subsistent sans aucun changement sensible pendant toute la durée de la maladie, durée qui est fort incertaine. Quelquefois le malade se guérit en moins d'une semaine, surtout s'il a pris des remèdes dès le commencement. Pour l'ordinaire cependant la fièvre se prolonge jusqu'à trois, quatre, cinq et six semaines. Et il n'est pas toujours facile de distinguer la convalescence de la maladie même. On observe bien dans ces fièvres quelques jours critiques, tels que le 7°, le 11°, le 14° et quelquefois le 21° ou le 28°, pendant lesquels il se fait quelque changement dans la maladie, soit en bien, soit en mal; mais les crises complètes, c'est-à-dire, des évacuations par la sueur, par les selles, ou par les urines, qui soient immédiatement suivies de la cessation de la fièvre, sont fort rares. Ce n'est presque jamais que graduellement que

le malade recouvre la santé. Le pouls après avoir été à peu près naturel sur la fin de la maladie redevient souvent très-fréquent, pendant la convalescence, quoique l'estomac et les intestins aient bien repris leurs fonctions. Souvent aussi le pouls devient et demeure naturel, quoique le dégoût, la pâleur et l'accablement subsistent pendant long-temps encore.

Quelquefois il est difficile de distinguer cette fièvre d'une fièvre double tierce, ou d'une fièvre rémittente. Mais peu importe. Car l'une et l'autre maladie se traitent de la même manière, jusqu'à ce que les accès soient séparés par une intermission complète et bien déclarée, qui permette de donner le kina.

Ce traitement est fort simple. C'est l'antimoine sous forme saline qui en fait la base (N<sup>os</sup>. 1 et 2). J'ai fréquemment guéri par le tartre stibié seul des enfans auxquels on ne pouvoit faire prendre aucun remède, mais la guérison est plus sûre et plus prompte, si on le combine avec du nitre et de la magnésie, ou d'autres sels (N<sup>os</sup>. 14 et 15) de manière à ne procurer qu'un léger vomissement au commencement du traitement, et à tenir ensuite le ventre très-libre. Après cette préparation, dès la seconde semaine de la maladie, on doit purger le malade de trois en trois jours, ou de

quatre en quatre jours, jusqu'à la convalescence, pendant laquelle on termine la cure par le kina, ou quelque autre remède tonique, tel que la teinture de Mars, ou les amers (N<sup>os</sup>. 143 et 144).

Il survient souvent de la surdité pendant le cours de la maladie; mais en général elle n'est pas regardée comme d'un mauvais augure, et elle se dissipe communément par les purgatifs.

Quant aux symptômes accidentels, on y remédie à mesure par des moyens particuliers, par exemple, à la sécheresse et à la chaleur de la peau, par des *fomentations* sur le ventre, sur les cuisses, et sur les jambes; aux maux de tête violens, par des *sinapismes* sous la plante des pieds, ou si la rougeur des yeux et du visage indique un engorgement dans les vaisseaux du cerveau, par des *sangsues aux tempes*, ou si le malade est jeune et robuste, et s'il a le pouls plein, par une ou deux *saignées* au bras, ou s'il est habituellement hémorroïdaire, par des *sangsues au fondement*; au délire ou à l'oppression, par des *vésicatoires* aux jambes; aux soubresauts des tendons, ou à d'autres mouvemens convulsifs, par l'*éther*, (N<sup>o</sup>. 16), la *liqueur minérale* d'Hoffmann (N<sup>o</sup>. 17), ou d'autres antispasmodiques, tels que les *fleurs de zinc* (N<sup>os</sup>. 18 et 19), ou le

*musc* (N°. 20); à l'insomnie, par l'*opium* (N°. 21, 22 et 23); aux vomissemens opiniâtres, par des *saturations salines* (N°. 24. 25. et 26); à une diarrhée excessive, par la *corne de cerf* (N°. 123 et 124), le *diascordium* (N°. 27), ou le *cachou* (N°. 28 et 29); à des sueurs trop abondantes, par l'*acide sulfurique* (N°. 30), ou d'autres boissons acidulées (N°. 31 et 145); à la jaunisse, ou autres symptômes de bile épanchée, qui surviennent quelquefois sur la fin de la maladie, par des *sucs d'herbes*; enfin, à une extrême prostration de forces, par le *kina*.

Au surplus, il n'est point de maladie fébrile dans laquelle les symptômes de malignité, communs à toutes les pyrexies, soient plus fréquens que dans les fièvres continues, et il s'y en manifeste quelquefois d'autres dont je n'ai point encore parlé, tels que les *pétéchies*, les *ulcères gangréneux*, les *parotides* et autres dépôts phlegmoneux qu'on a appelés *critiques*, quoique souvent ils ne le soient guères. On doit traiter ces derniers par les moyens ordinaires, et chercher plutôt à les amener à suppuration par des applications émollientes ou stimulantes, qu'à les résoudre par des répercussifs.

Outre les autres remèdes que j'ai indiqués contre la malignité, j'ai souvent employé

avec succès dans nos fièvres malignes, des *lavages* par tout le corps, faits plusieurs fois par jour, avec de l'eau fraîche, ou de la bière écumeuse. Je ne connois point de moyen dont l'effet soit plus prompt pour abattre une grande chaleur, faire cesser le délire, et ramener un sommeil paisible. Pour cet effet, le malade doit être étendu sur une table entièrement nud; deux personnes sont auprès de lui; l'une tient un plat rempli d'eau froide, dont elle le lave rapidement par tout le corps, au moyen d'une éponge; l'autre tient des linges chauds, pour l'essuyer immédiatement après; ensuite on lui met une chemise chaude, et on le replace dans son lit. S'il est trop faible pour pouvoir être ainsi transporté, ces lavages peuvent se faire dans son lit même, et sans le déplacer, en ayant soin de passer sous lui une toile cirée, pour que le lit ne se mouille pas.

Enfin, si la fièvre est contagieuse, les meilleurs moyens d'arrêter les progrès de la contagion sont détaillés dans une Instruction que je rédigeai en 1801 sur l'invitation de M. d'Eymar, alors Préfet du Léman, qui la fit imprimer et distribuer à toutes les autorités et à tous les officiers de santé du département (1). Peu de

---

(1) Se trouve chez J. J. Paschoud, Imprimeur-Libraire, à Genève et à Paris.

tems après, elle fut publiée et distribuée de même dans le département de la Dyle (1).

(1) Voyez la *Bibliothèque Britannique, Sc. et arts.* Vol. XVII. p. 390-400. Comme il n'y a point de plus grand fléau que les fièvres contagieuses, que dès qu'elles se manifestent dans une ville ou dans un village, il importe infiniment plus de les empêcher de se propager que de les guérir, que l'instruction dont je parle est d'ailleurs applicable à tous les genres de contagion, qu'elle ne peut qu'être très-utile à d'autres égards, et que par tous ces motifs elle ne sauroit être trop répandue, je crois devoir la transcrire ici textuellement, à l'exception du préambule dans lequel j'expose surtout par quels motifs je préfère les fumigations nitriques à celles d'acide muriatique simple ou oxigéné qui ont été recommandées par M. Guiton de Morveaux.

*Instruction sur les moyens de purifier l'air et d'arrêter les progrès de la contagion.*

ART. I. Lorsqu'un appartement sera infecté de mauvaises odeurs, il suffira, pour les dissiper entièrement d'y faire une ou deux fumigations de la manière suivante :

Après avoir fermé les portes et les fenêtres de la chambre dont on veut purifier l'air, on versera dans un verre à pied ordinaire une ou deux cuillerées à café d'acide sulfurique concentré, connu dans le commerce sous le nom d'*huile de vitriol*. On y jettera ensuite peu à peu une égale quantité de nitre en poudre, en remuant le mélange avec un petit bâton de verre. Il s'en échappera à l'instant une fumée ou vapeur blanche qui se répandra dans toute la chambre et la